

ELOGE
DE M. PETIT.

Prononcé à la ſéance publique de l'Académie Royale de Chirurgie.

Le Mardi 26 Mai 1750.

Par M. LOUIS.

JEAN-LOUIS PETIT naquit à Paris d'une famille honnête, le 13 Mars 1674. On remarqua en lui, dès ſa plus tendre enfance, une vivacité d'eſprit & une pénétration peu communes à cet âge. M. Littre, célèbre Anatomiſte, & l'ami particulier de ſon pere, occupoit alors un appartement dans ſa maiſon. Il conçut bientôt pour le fils de ſon ami une véritable tendreſſe,

à laquelle le jeune Petit parut toujours fort ſenſible.

La reconnoiſſance ou plutôt l'attachement de cet enfant, le conduiſoit quelquefois à la chambre où M. Littre faiſoit ſes diſſections. Ces viſites auxquelles une curioſité naturelle pouvoit auſſi avoir quelque part, ont paru découvrir le germe des talens que la nature avoit mis en lui pour la Chirurgie. On le trouva un jour dans un grenier, faiſant de l'objet des plus profondes recherches de M. Littre, celui de ſon amuſement; il avoit enlevé un lapin, & ſe croyant à couvert de toute ſurpriſe, il le coupoit, dans le deſſein d'imiter ce qu'il avoit vu faire. M. Littre regarda cela comme l'effet d'une diſpoſition prématurée; il augura très-avantageuſement de cette inclination, & ſe fit un plaiſir de la cultiver.

Le jeune Petit avoit à peine ſept ans, qu'il aſſiſtoit réguliérement aux leçons de M. Littre. Il n'en eſt pas tout-à-fait de l'Anatomie comme des autres ſciences difficiles, où il faut que l'intelligence ſoit formée pour en concevoir les premiers élémens. Le ſecours des yeux & de la mémoire ſuffit

pour retenir les choses de fait : l'Anatomie-pratique est de cette nature ; ce qui coûte le plus, & souvent ce qui éloigne de l'étude du corps humain les personnes qui la cultiveroient peut-être avec le plus de succès, c'est la répugnance qu'on a de toucher les cadavres : c'est avoir beaucoup gagné que d'avoir vaincu cette espece de superstition. M. Petit eut l'avantage d'être familiarisé avec les morts, avant que d'avoir connu le sentiment d'horreur qu'ils inspirent à la plupart des hommes. Il fit en peu de tems d'assez grands progrès dans la dissection ; en moins de deux ans M. Littre s'en rapporta à lui pour les préparations ordinaires, & il lui confia ensuite le soin entier de son amphithéatre.

Le jeune Petit remplit cette place avec succès : il ne se bornoit point à préparer ce qui devoit faire le sujet des leçons du Maître ; il faisoit aux Ecoliers des répétitions, que les connoisseurs mêmes entendoient avec plaisir. Sa grande jeunesse, une figure agréable, sur-tout une petite taille qui le faisoit paroître encore plus jeune qu'il ne l'étoit, ce qui l'obligeoit à monter sur une chaise pour être facilement ap-

perçu ; toutes ces circonſtances ne contribuoient pas peu à lui acquérir une ſorte de réputation.

Six à ſept années d'une application conſtante à l'Anatomie, ſous un maître tel que M. Littre, & rempli d'affection pour ſon diſciple, donnerent au jeune Petit des connoiſſances fort ſupérieures à ſon âge. C'eſt avec un tel fond qu'il commença à étudier en Chirurgie : ſes parents le placerent en 1690, chez M. Caſtel, célebre Chirurgien, & fort occupé pour le traitement des maladies vénériennes ; il y demeura deux ans pour obtenir un brevet, au moyen duquel il pût conſtater la qualité d'Eléve, que M. Littre ne pouvoit lui donner. Il employa principalement ce tems à ſuivre les Cours publics & à fréquenter les Hôpitaux. Perſonne ne montra plus d'ardeur à s'inſtruire. M. Maréchal a raconté qu'étant Chirurgien-Major de la Charité, & y allant de grand matin faire le panſement, il avoit trouvé pluſieurs fois le jeune Petit couché & endormi ſur les degrés de cet Hôpital : il ſe croyoit dédommagé de cette fatigue en s'aſſurant, par-là, d'une place commode à côté du lit où il ſça-

voit qu'on feroit une opération de quelque importance.

En 1692, il fut employé ſur l'état des Hôpitaux de l'armée du Maréchal de Luxembourg, qui fit ſous LOUIS XIV, le ſiege de Namur. Il fit cette campagne & les ſuivantes en mettant à profit toutes les occaſions de s'inſtruire en inſtruiſant les autres. Il s'occupoit pendant l'été à faire des démonſtrations ſur les os : dès que la ſaiſon permettoit l'uſage des cadavres, il faiſoit des Cours réglés d'Anatomie. Les travaux volontaires auxquels il ſe livroit, ſon aſſiduité à ſes devoirs, & une conduite réguliere qui ſe fait bientôt remarquer dans les armées, fixerent ſur lui les yeux de ſes Supérieurs. A leur recommandation les Magiſtrats de Lille lui accorderent une ſalle dans la Maiſon de Ville où il démontra publiquement l'Anatomie pendant l'hiver de 1693 : les hivers ſuivans il fit des démonſtrations à Mons & à Cambray avec la même protection des Magiſtrats, & toujours avec de nouveaux ſuccès.

Ces occupations anatomiques procurerent à M. Petit la grande dextérité qu'il avoit dans les opérations : ſon habi-

leté en ce genre étoit si connue, que les Chirurgiens-majors, sous lesquels il travailloit alors, lui confioient avec assurance ce qu'il y avoit de plus important, & lui permettoient d'opérer, dans des cas où ils ne l'eussent pas permis à tout autre.

Le talent de la dissection conduit naturellement un Chirurgien à la perfection dans l'art d'opérer; mais la perfection de la Chirurgie consiste à sçavoir s'abstenir des opérations. Un vrai Chirurgien ne compte point ses succès par le nombre des sujers qu'il a été obligé de mutiler. Il s'applique à connoître les pouvoirs respectifs de l'art & de la nature. Il sçait diriger celle-ci quand elle s'égare, & aider ses mouvemens lorsqu'ils sont salutaires. Il n'ignore aucune des ressources que le régime & l'administration des remèdes lui fournissent pour le traitement des maladies. M. Petit donna de très-bonne heure des marques de sagacité sur tous ces objets, bien différens de l'art d'opérer, & qui exigent des connoissances infiniment plus étendues.

A la paix de 1697, on conserva M. Petit à la place de Chirurgien-aide-major de l'Hôpital de Tournay; il en

partit vers le mois de Mars 1698 pour venir à Paris : il se mit sur les bancs & fut reçu Maître en Chirurgie le 27 Mars 1700.

On conçoit assez avec quelle distinction il dût paroître dans les différens exercices de sa licence. Les grands talens font souvent plus d'ennemis que d'admirateurs : l'objet de la réception est d'avoir un titre pour exercer, afin de recueillir du public & sans crainte de contradiction, le fruit des soins que l'on lui donne. La réputation que M. Petit s'étoit déja acquise, annonçoit trop ouvertement qu'il commençoit une carriere brillante ; plusieurs personnes crurent qu'il étoit de leur intérêt de le voir aller à pas plus lents : plus il montroit d'empressement à s'avancer, plus on craignit son avancement. Eloigné par caractère de toute voie indirecte, il fut fort sensible aux procédés de ses adversaires : sa vivacité ne lui permit pas toujours de dissimuler leur conduite à son égard, sa franchise l'emporta quelquefois sur la politique ; peut-être qu'avec un peu plus de modération, il eût eu moins d'obstacles à surmonter. Je lui ai oui dire plusieurs fois, que les

menées ſourdes de ſes rivaux avoient reculé ſa fortune de plus de quinze ans. Il fit dans les premiers tems de ſon établiſſement des Cours publics d'Anatomie & d'Opérations aux Ecoles de Médecine. Il avoit établi chez lui une école d'Anatomie & de Chirurgie, où il eut pour diſciples la plûpart des Médecins & des Chirurgiens les plus connus de l'Europe. Il ne quitta ces exercices que quand ſes occupations, que la confiance du Public multiplioit de jour en jour, ne lui permirent plus de s'en acquitter avec toute l'aſſiduité qu'il croyoit devoir y donner.

Le tems néceſſaire pour prétendre aux premieres places de ſon Corps étoit à peine expiré, que M. Petit fut nommé Prévôt par le ſuffrage unanime de ſes Confreres. Alors ſa principale attention fut de veiller à ce que les épreuves pour la réception des candidats à la maîtriſe, ſe fiſſent ſuivant tout la rigueur que mérite cet objet. L'honneur du Corps & la ſûreté des Citoyens l'exigeoient de la vigilance de M. Petit. Il donna aux actes une nouvelles vigueur, & les rendit une ſource féconde d'inſtructions pour les candidats qui les ſoutenoient. Ses

fucceffeurs ont cru, avec raifon, ne pouvoir mieux fe diftinguer qu'en marchant fur fes traces : les grands exemples font toujours préfens, ils produifent des effets qu'on fe fait honneur d'imiter dans tous les tems.

Il fe préfenta bientôt après à M. Petit une occafion de donner les preuves les moins équivoques du zéle le plus vif pour l'honneur & les progrès de fon art. L'étrange révolution qui avoit dégradé la Chirurgie depuis un demi-fiécle, n'avoit point éteint l'émulation des vrais Chirurgiens. Deux hommes célébres (*Bien-aife & Roberdeau*), placés au premier rang par une eftime générale, avoient fondé des démonftrations en faveur des Eléves ; tous leurs Collégues, animés du même efprit, venoient d'élever à la gloire de la Chirurgie un monument durable de leur zéle pour le bien public, en faifant bâtir un amphithéatre anatomique. Cet édifice deftiné aux inftructions gratuites étoit à peine achevé, que les fonds confacrés à un fi important ufage, éprouverent la viciffitude des tems ; les démonftrations ne fe firent plus avec exactitude, ceux qui en étoient chargés n'y apportoient

pas une attention suffisante ; on ne tarda point à s'appercevoir des tristes effets que produiroit la négligence de ces exercices publics. Ceux des Eléves qui étoient les plus instruits, établirent entre eux des conférences réglées sur des matieres de Chirurgie; ces assemblées devinrent bientôt très-nombreuses ; elles acquirent même assez de célébrité pour être connues sous le nom de *Chambre d'émulation.* Les jeunes gens se faisoient illusion sur l'utilité de ces conférences, ils se persuadoient qu'elles pouvoient leur tenir lieu des leçons qu'on faisoit alors. Les chefs de cette association se porterent même à quelques excès que la fougue de la jeunesse ne rend point excusables : ils eurent la témérité d'afficher à la porte de nos Ecoles, ces mots en gros caracteres : *Amphithéatre à louer.* Le mal étoit pressant, & les remèdes violens pouvoient l'irriter. M. Petit, trouva un expédient pour ramener les jeunes gens à la vraie source des instructions. Il annonça un Cours public, & fit choix d'un sujet, tout neuf alors ; c'étoit la démonstration des Instrumens de Chirurgie : il ne se borna point à les leur faire voir, & à exposer les

ufages auxquels ils étoient deftinés: il fit fentir les inconvéniens qui réfultoient de certaines conftructions, donna des vues pour la perfection de plufieurs autres, rendit fes démonftrations intéreffantes par l'explication des manieres dont on devoit fe fervir des inftrumens dans les opérations; & il rappelloit fans ceffe les faits de pratique qu'il avoit obfervés en différentes occafions. Ce Cours, tout important qu'il étoit, n'eut pas d'abord le fuccès qu'il s'en étoit promis : ceux qui tenoient la premiere place à la chambre d'émulation fe trouvoient abaiffés par la qualité de fimples auditeurs; il paroiffoit difficile de favorifer leur goût, & de les faire rentrer dans le fein des Ecoles : mais M. Petit furmonta par fon induftrie, l'impoffibilité apparente de la réuffite; il permit qu'on lui fît des objections, & s'engagea à les réfoudre fur le champ. Cette conduite qui ne marque pas moins un grand fonds de connoiffances, que l'attachement le plus généreux aux intérêts de la Chirurgie, remplit les efpérances que M. Petit en avoit conçues. Par-là il foutint feul le crédit des Ecoles, détruifit une efpece de fchifme, & jetta les

fondemens de la ſplendeur renaiſſante de la Chirurgie.

L'habileté & la grande expérience dont M. Petit donnoit chaque jour de nouvelles preuves lui aſſuroient la premiere réputation, & le firent regarder comme un homme de reſſource dans les cas les plus difficiles; ſon nom ſeul inſpiroit de la confiance; il a eu le rare avantage d'être appellé par pluſieurs Souverains qui ont été redevables à ſes lumieres de la ſanté dont ils ont joui depuis. En 1726 le Roi de Pologne, Ayeul de Madame la Dauphine, eut recours à lui dans une circonſtance où l'on déſeſperoit de ſa vie. M. Petit diſcerna les cauſes & les complications de la maladie, & il en entreprit la guériſon. Il fut d'abord en bute aux traits de la jalouſie & de la défiance des Médecins & des Chirurgiens du pays; mais le ſuccès détruiſit bientôt leurs injurieuſes préventions & les craintes qu'ils avoient artificieuſement inſpirées. M. Petit reçut les marques les plus glorieuſes de l'eſtime & de la confiance qu'on avoit eu en lui. Le Roi déſira l'attacher à ſon ſervice; mais il ne put ſe réſoudre à ſacrifier le penchant qu'il avoit pour

Paris. Il fit en 1734, un voyage en Eſpagne pour *Dom Ferdinand*, actuellement régnant : il réſiſta encore aux plus preſſantes ſollicitations : les établiſſemens les plus avantageux offerts pour ſa famille ne purent vaincre ſa forte inclination pour ſa Patrie : l'affection tendre qu'il avoit pour cette Compagnie étoit auſſi l'une des principales cauſes de ſon éloignement à accepter des propoſitions, où l'honneur & l'intérêt, motifs de toutes les actions des hommes, ſe trouvoient réunis.

Des occaſions auſſi éclatantes ſont des régles peu ſûres pour juger du mérite d'un Chirurgien : le hazard, la protection, & pluſieurs autres circonſtances étrangères au ſçavoir, procurent trop fréquemment de la réputation, pour qu'on ne la regarde pas comme une marque très-équivoque d'habileté ; c'eſt par les productions de l'eſprit que l'on peut déterminer avec certitude combien les hommes qui cultivoient une ſcience en ont mérité : c'eſt le côté brillant de la vie de M. Petit, ſon nom eſt écrit ſur la liſte des Compagnies les plus ſçavantes ; il étoit membre de l'Académie Royale des

Sciences, depuis l'année 1715, il le devint de la Société Royale de Londres. Nous ne rappellerons point ici tous les Ouvrages qu'il a fournis à celle de Paris & qui tiennent un rang honorable dans ses Mémoires : ceux qu'il a donnés sur l'hémorrhagie, sur la fistule lacrymale & sur l'opération du filet, feront suffisamment connoître que M. Petit unissoit à une pratique très-solide, beaucoup de discernement & de génie.

Le point essentiel dans l'amputation des membres, est de se rendre maître du sang, avant & après l'opération. Le bandage ou l'instrument connu sous le nom de *tourniquet*, dont on se servoit & dont peut-être on ne se sert encore que trop dans le premier cas, a des défauts très-remarquables. Il pince la peau & cause une douleur vive au malade ; sa compression se fait sentir sur toute la partie du membre où le lacq circulaire est appliqué. M. Petit a trouvé un autre tourniquet qui n'a aucun des inconvéniens du premier. (*Mém. de l'Acad. des Sciences*, *année* 1718). Il ne comprime que la route des gros vaisseaux, il ne demande pas d'être tenu par un Aide, & il a l'avantage de pouvoir

rester en place après l'opération, dans la crainte d'une hémorrhagie; & de pouvoir même, sans aucun risque, serrer le cordon des vaisseaux, si on le juge nécessaire, & au degré qu'on le veut.

La ligature en faveur de laquelle les expériences les plus heureuses d'*Ambroise Paré*, n'avoient pu déterminer ses contemporains, étoit regardée comme une ressource certaine pour arrêter le sang après l'amputation des membres : ce moyen parut infidéle dans une opération de cette especé faite en 1731, à une personne de la premiere distinction. (*Voyez les Mém. de l'Acad. des Sciences de cette année.*) La cuisse avoit été coupée fort haut ; la ligature n'avoit point réussi; les stiptiques, les escharotiques, & la compression ordinaire avoient manqué deux fois; le Malade périssoit, & l'état du moignon ne permettoit pas qu'on fît de nouvelles tentatives de la ligature. L'affaire étoit très-délicate, il y avoit vingt & un jours que l'opération étoit faite, & les circonstances ne donnoient qu'un instant pour reconnoître l'état des choses & y remédier. C'est dans ces cas urgens que se découvre le

mérite réel d'un habile Chirurgien; M. Petit fit faire une compreſſion ſur l'artere au pli de l'aine, & plaça à côté du Malade un Chirurgien qui comprimoit, avec l'extrémité du doigt, l'ouverture de l'artere. Il imagina ſur le champ un bandage capable de produire le même effet. Feu M. Perron paſſa la nuit à le faire conſtruire, & il fut appliqué le lendemain avec le ſuccès que M. Petit avoit prévu. Les plus célébres Chirurgiens furent témoins d'un opération qui avoit fixé l'attention de tout Paris : ils admirerent la préſence & l'activité de l'eſprit de l'Auteur. Le Malade vit encore, c'eſt M. le Marquis de Rothelin : il doit évidemment ſa guériſon à ce bandage, fruit d'un génie heureux & fécond.

L'Hiſtoire & les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, des années 1732, 1733 & 1735, rapportent pluſieurs obſervations données par M. Petit en confirmation de ſon Mémoire de l'année 1731. Elles appuyent la doctrine qu'il avoit propoſée ſur la formation du caillot néceſſaire pour que l'hémorrhagie ceſſe; & elles prouvent que la compreſſion eſt la méthode la plus ſûre & la plus douce pour arrê-

ter le ſang après les amputations. Nos ſucceſſeurs ſeront frappés, ſans doute, des réflexions judicieuſes de ce grand Praticien. Elles feront un jour effet ſur les eſprits les plus opiniâtrement livrés à l'habitude, & tout le monde ſe réunira pour donner la préférence à une méthode qui diſpenſe de faire la ligature; opération douloureuſe qui eſt quelquefois ſuivie d'accidens très-fâcheux, ſur-tout lorſqu'elle n'eſt pas faite avec aſſez d'attention & avec les précautions convenables.

M. Petit donna en 1736 un Mémoire très-intéreſſant ſur les anevriſmes. Ce ſujet a une ſorte de liaiſon avec les matieres qui ſont traitées dans les Mémoires que nous venons d'indiquer. Ceux qui ſont imprimés depuis 1734 ſur la fiſtule lacrymale, ne prouvent pas moins de connoiſſances en Mécanique & en Anatomie, que d'intelligence & de profond ſçavoir en Chirurgie.

Les Auteurs confondoient aſſez ordinairement ſous le nom de fiſtule lacrymale, des maladies lacrymales qui n'étoient point fiſtuleuſes, & d'autres maladies qui, avec ce dernier caractere, ne pouvoient être miſes au

nombre des maladies lacrymales. Ces diſtinctions préciſes, ſi néceſſaires pour établir les indications curatives, & que perſonne n'avoit faites avant M. Petit, ſont la moindre partie de ces Mémoires. Un examen judicieux de la conſtruction des organes par où les larmes coulent, lui fit appercevoir que la principale cauſe du paſſage de la liqueur dans le nez, vient du jeu de ſyphon qui réſulte de la poſition que les points lacrymaux ont entre eux & avec le ſac lacrymal. De cette théorie naît un point de pratique important; elle amene une opération nouvelle, dont la grande ſimplicité, & les raiſons phyſiques ſur leſquelles elle eſt fondée, ſembloient diſpenſer l'Auteur d'inſiſter ſur les motifs de préférence de cette nouvelle méthode ſur l'ancienne. Celle-ci paroît peu conforme aux loix naturelles; elle ouvre avec des douleurs fort vives une route artificielle aux larmes, qui ne peut ſubſiſter longtems après la guériſon de l'ulcère extérieur, & elle abolit entiérement la fonction du ſyphon lacrymal ſi ingénieuſement découvert par M. Petit; ſon opération particuliere eſt beaucoup moins douloureuſe, elle ne

change point la construction naturelle du syphon : sa branche inférieure a toute sa longueur, & les larmes conservent la pente qui les conduisoit dans le nez : ces avantages mettent les Malades à l'abri du larmoyement, suite ordinaire & nécessaire de l'ancienne pratique, à moins que le canal nazal ne se soit débouché naturellement pendant que le trou artificiel se fermoit.

Tout étoit pour M. Petit un sujet d'observation : les choses les plus simples, si l'on peut dire qu'il y en ait de cette nature en Chirurgie, devenoient intéressantes lorsqu'il les traitoit. Il ne faut pas être Chirurgien pour sçavoir que les enfans naissent avec une bride plus ou moins longue au-dessous de la langue : c'est ce qu'on nomme le filet. Cette bride n'est pas toujours une maladie, comme le pense le vulgaire : elle sert, suivant M. Petit, à modérer les mouvemens trop vifs de la langue, & à garantir l'enfant qui vient de naître, d'un accident très-funeste. Il a remarqué que l'opération du filet faite sans nécessité, laissoit à cette partie la dangereuse liberté de se recourber en arriere ; & facilitant ainsi à l'enfant un mouvement auquel il tend

ſans ceſſe, & qu'excite encore le ſang épanché dans ſa bouche, il va enfin juſqu'à avaler ſa langue, c'eſt-à-dire, à l'engager ſi avant dans ſon goſier, qu'il en eſt bientôt étouffé. On ne manque pas alors d'attribuer la mort de l'enfant à des convulſions, à un catharre ſuffoquant, & à mille autres cauſes ſemblables; tandis qu'elle eſt procurée, pour ainſi dire, par un uſage aveugle & pratiqué ſans lumiere, & par la préſomption d'avoir voulu ainſi, & ſans autre examen, corriger la nature. M. Petit en rapporte des exemples frappans obſervés par lui-même, & détaillés avec ſoin. Il a vu périr, il a ſauvé auſſi pluſieurs de ces victimes de l'ignorance des perſonnes qui s'ingérent de cette fonction. Il réduit la néceſſité de l'opération au ſeul cas où le filet ſe trouve ſi court, qu'il ne permet pas à l'enfant d'approcher ſa langue des lévres pour ſucer la mammelle, & qu'il l'empêche de teter. Hors ce cas qui eſt rare & qui demande un prompt ſecours, M. Petit ne croit pas que la maladie du filet exige que l'on faſſe l'opération dans un âge ſi tendre, & il penſe que les mouvemens variés & infiniment répétés de la langue, ſuffiſent

presque toujours pour allonger le frein avant que l'enfant soit en âge de parler, & autant qu'il le faut pour cela. Il donne un instrument de son invention pour pratiquer cette opération sûrement & sans danger d'hémorrhagie : il ajoute les moyens dont il s'est servi avec succès pour remédier à cet accident, lorsque l'opération avoit été faite par des mains moins habiles, & enfin il décrit comment on peut prévenir le danger où est l'enfant d'avaler sa langue. Tous ces préceptes prouvés solidement par les faits, forment de l'opération du filet un sujet très-important ; ils intéressent toutes les familles, & pourroient seuls mériter à l'Auteur le titre de bienfaiteur de l'humanité.

Les Ouvrages que M. Petit a donnés à l'Académie Royale des Sciences n'ont pas fait sa gloire littéraire. Mêlés dans un grand nombre de recueils avec beaucoup de dissertations étrangeres à notre Art, & couverts, pour ainsi dire, par des Mémoires sur les hautes sciences dont les différens membres de cette Compagnie enrichissent chaque année le monde sçavant, ils ne sont pas à portée d'être lus par le plus grand

nombre de ceux à qui il importeroit le plus, pour le bien public, de les lire. M. Petit doit particulierement la réputation dont il a joui, à son Traité sur les Maladies des Os; Ouvrage dont la traduction dans presque toutes les langues, démontre la grande utilité. La premiere édition de ce Traité parut en 1705 : elle n'avoit rien alors de remarquable ; les Anciens avoient transmis un fonds très-riche sur ces maladies, & *Ambroise Paré*, n'avoit pour ainsi dire, laissé que le soin d'orner cette matiere, & de lui donner un peu plus d'étendue & une nouvelle forme. M. Petit en publia en 1723 une seconde édition, qu'il augmenta de plusieurs observations nouvelles & de quelques inventions aussi utiles qu'ingénieuses pour les réductions des membres cassés & luxés, & pour la commodité des pansemens; ce qu'il avoit déja communiqué en détail à l'Académie Royale des Sciences. Ses remarques sur la rupture du tendon d'Achille méritent une attention particuliere.

Lorsqu'il eut donné en 1722 un Mémoire sur cet accident, il essuya les contradictions les plus vives de ses adversaires ; les uns ne l'accusoient

ni dignorance, ni de négligence, ni de méprise ; ils nioient le fait, & le taxoient de mauvaise foi ; d'autres, sans entrer dans aucun motif, soutenoient l'impossibilité de cette rupture, à la faveur de quelques calculs sur la force de l'action des muscles. Les contestations furent vives & durerent plusieurs mois ; enfin on ouvrit les livres des anciens Maîtres de l'art, on trouva un exemple de cet accident dans *Ambroise Paré*, dont le parallele avec l'observation de M. Petit ne parut point avantageux à sa cause. Dans le cas rapporté par Ambroise Paré, le malade avoit beaucoup souffert, il boîta le reste de sa vie, & on sentit après la guérison un cal ou inégalité à l'endroit de la rupture. M. Petit au contraire montroit son Malade bien guéri, marchant comme s'il n'eût pas eu le tendon d'Achille cassé ; la cure n'avoit été traversée par aucun des accidens dont Paré fait mention, & la réunion étoit si exacte qu'on ne pouvoit appercevoir aucune inégalité qui indiquât l'endroit où le tendon avoit été rompu. Les ennemis de M. Petit le crurent perdu infailliblement par la découverte d'une observation

qui offroit un constraste si singulier avec la sienne; mais son discernement détruisit bientôt l'idée de leur triomphe : il démontra que la rupture du tendon dont on lui opposoit l'exemple étoit incomplette, & que les accidens dont elle avoit été compliquée, étoient une suite nécessaire de la nature de la maladie & de la conduite qu'on avoit tenue en la traitant. Il donna des preuves solides & incontestables du fait qu'il avoit avancé. Un jugement sain & l'esprit éclairé par une expérience réfléchie, servirent fort utilement M. Petit dans cette occasion : le cas de Chirurgie qui produisit cette fameuse dispute n'est pas rare ; la pratique a fourni depuis, beaucoup d'exemple de cette rupture & de sa réunion, & heureusement les malades aujourd'hui ne restent plus estropiés de ce fâcheux accident pour lequel M. Petit a imaginé un bandage qui montre les ressources & la fertilité de son génie.

Ces contestations ne furent point stériles; elles produisirent des éclaircissemens dont M. Petit profita pour la seconde édition de son Traité sur les Maladies des Os. Il s'occupa moins

à faire voir qu'il avoit été contredit & attaqué ſans avantage, qu'à jetter plus de lumieres ſur ce point de l'art par de nouveaux faits. Un ouvrage durable ne doit rien avoir du ton qu'on eſt quelquefois forcé de prendre pour une juſte défenſe dans des écrits fugitifs. M. Petit crut avoir évité tout ce qui pouvoit devenir un ſujet de diſpute: mais la Préface qu'il mit à ce Livre, & qu'il fit ſupprimer à la premiere réimpreſſion, excita un nouvel orage contre lui; on l'accuſa d'avoir parlé de lui avec trop de complaiſance, & d'avoir moins travaillé à ſe rendre digne des applaudiſſemens des autres, qu'à s'applaudir lui-même. Un jeune homme inconnu alors, mais qui montra depuis des talens ſupérieurs, fit une ſatyre fort vive contre le Traité des Maladies des Os, & contre tous les Mémoires que l'Auteur avoit donnés à l'Académie Royale des Sciences. Il fit appeller M. Petit dans une maiſon particuliere, ſous prétexte de lui faire voir un Malade; & il offrit de lui ſacrifier cet ouvrage moyennant deux mille francs *. La réputation de M.

* L'Adverſaire de M. Petit étant devenu

Petit étoit trop bien établie pour qu'il ſe prêtât à cette propoſition. La critique parut ; il en fit tout le cas qu'elle méritoit, il n'y répondit pas.

Le déchaînement de ſes ennemis fut toujours ſans effet : ils avoient montré trop d'obſtination à chercher des fautes où il n'y en avoit point, & avoient relevé d'une maniere trop injurieuſe quelques fautes réelles ; car nous ne diſſimulerons pas qu'il ne s'en ſoit gliſſé quelques-unes dans les Ouvrages de M. Petit : il eſt preſqu'impoſſible de ne ſe tromper jamais. Une animoſité ſi marquée ne pouvoit ni flétrir la réputation qu'il s'étoit acquiſe, ni le dégrader aux yeux de ſes Confreres. Preſque tous rendoient publiquement honneur à ſes talens ; on

ſon Confrere à l'Académie Royale des Sciences, s'échappa dans la chaleur d'une diſcuſſion anatomique, de dire qu'il étoit l'Auteur de cette critique. M. Petit crut alors devoir déclarer l'offre qui lui avoit été faite d'acheter le manuſcrit. La Compagnie révoltée d'un procédé ſi indécent à tous égards, donna à M. Petit des marques de ſa conſidération en délibérant contre ſon Adverſaire, quelqu'eſtime qu'elle eut d'ailleurs de ſes talens. Il fut obligé de faire ſur le champ réparation de cette injure, M. Petit n'ayant pas voulu d'autre ſatisfaction.

le vit avec ſatisfaction occuper les places les plus diſtinguées de ſon état. Lorſque le Roi créa en 1724 cinq Démonſtrateurs des Ecoles de Chirurgie, afin que l'inſtruction des Eleves ceſſât d'être expoſée aux haſards des événemens, MM. Maréchal & de la Peyronie propoſerent à Sa Majeſté M. Petit, pour dévoiler aux Etudians les principes d'un Art dans lequel il s'étoit rendu ſi recommandable. Il fut pourvu en 1730 d'une des deux places de Cenſeur Royal accordées au Corps des Chirurgiens. Le Roi le nomma Directeur de l'Académie Royale de Chirurgie, à l'établiſſement de cette Société en 1731. M. de la Peyronie à ſon avénement à la place de Premier Chirurgien du Roi, dont il n'avoit juſqu'en 1737, rempli les principales fonctions qu'à titre de ſurvivance, exerça en faveur de M. Petit le droit de nommer un Prévôt: & en 1749, M. de la Martiniere qui marche ſi généreuſement ſur les traces de ſon illuſtre prédéceſſeur, lui donna la même marque de ſon eſtime & de ſa conſidération. M. Petit ne cacha point qu'il avoit déſiré de devenir pour la troiſiéme fois un des chefs de ſa Com-

pagnie. Quelques perſonnes ſoupçonnerent qu'il ne l'avoit ſouhaité que dans des vues d'intérêt, & d'autres crurent, que flatté d'une diſtinction dont il fournira peut-être l'unique exemple, il l'avoit ambitionnée par amour propre : mais c'étoit connoître bien peu le zèle infatigable de M. Petit. Les exercices ſcholaſtiques auxquels il avoit préſidé pendant ſa ſeconde prépoſiture, lui avoient rappellé un nombre infini de faits de pratique qu'il avoit mis en ordre pour donner au public un traité général des opérations de Chirurgie. Cet Ouvrage auquel il travailloit depuis douze ans, eſt très-avancé : toutes les planches en ſont gravées, & même toutes les eſtampes en ſont tirées pour deux mille exemplaires. M. Petit eſpéroit donner la derniere main à ce Traité, & tirer de ſa troiſiéme prépoſiture les avantages que la ſeconde lui avoit procurés. Tel étoit le motif du déſir qu'il avoit témoigné pour cette place ; mais ſon âge ne lui permettoit plus d'en ſoutenir les travaux : ſa ſanté devint chancelante ; il eut dans l'eſpace de ſix mois, deux ou trois oppreſſions de poitrine que quelques ſaignées avoient calmées ;

il lui en resta une difficulté habituelle de respirer, qui augmentoit au moindre exercice un peu violent. Il fut attaqué d'un crachement de sang considérable le 17 du mois d'Avril 1750, & il mourut le 20 au commencement de sa soixante & dix-septieme année.

Son bon tempérament l'avoit fait jouir long-tems d'une santé très-égale; son humeur étoit gaie, & il aimoit à recevoir chez lui ses amis; le plaisir d'être avec eux ne prenoit rien sur ses occupations. Son exactitude à se rendre chez ses Malades à l'heure précise étoit si grande, qu'elle devenoit gênante pour les consultans que des affaires imprévues auroient pu retenir quelque-tems au-delà de l'heure marquée. Il étoit très-assidu aux assemblées de cette Académie, dont les travaux lui étoient extrêmement chers. On peut en juger par le nombre de ses Mémoires & de ses observations insérés dans le premier volume que la Compagnie a donné au public. Ses remarques sur les Tumeurs formées par la bile retenue dans la vésicule du fiel & qu'on a souvent prises pour des abscès au foye, sont un des plus utiles & des plus sçavans morceaux de Chirurgie qu'il y

ait. Enfin cet Art étoit l'objet de sa plus forte inclination : un bandage mal appliqué, un appareil mal fait l'affectoient plus sensiblement qu'une insulte. Il en essuya quelquefois de gens qui, par bien des raisons, auroient dû avoir des égards & plus de ménagemens pour un homme d'un tel mérite. Non-seulement il ne chercha point à tirer vengeance d'un outrage, mais on l'a vu s'intéresser avec ardeur, pour ceux qui le lui avoient fait, & leur rendre des services essentiels dont il leur laissoit ignorer l'auteur, ce qui fait l'éloge des bonnes qualités de son cœur. Des motifs naturels ne portent pas toujours à des procédés si généreux; la religion y avoit sans doute beaucoup de part, il en avoit été pénétré toute sa vie; il en donna des marques très-édifiantes lorsqu'il reçut les Sacremens de l'Eglise, la veille de sa mort, avec les sentimens les plus chrétiens.

Une vie aussi longue & aussi remplie que l'a été celle de M. Petit, nous a permis à peine d'en retracer les événemens les plus connus. Un de ceux qui l'avoient le plus flatté, ce fut l'honneur d'être appellé en 1738 à

une consultation pour MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, à qui M. de la Peyronie fit l'ouverture d'un abscès à la mâchoire inférieure. Ce qu'il y a de plus grand dans l'Europe a eu recours à ses avis : plusieurs Souverains ont voulu recevoir de sa main des Chirurgiens en qui il pussent mettre toute leur confiance; il fut chargé en 1744, d'envoyer un nombre de Chirurgiens François au Roi de Prusse, pour remplir les premieres places dans les armées & dans les Hôpitaux des principales Villes de la domination de ce grand Prince.

Un mérite si généralement reconnu paroissoit ne devoir contribuer qu'à l'avancement de la Chirurgie, & à donner plus de lustre & d'éclat à une profession si intéressante à la vie des hommes : cependant ce mérite même servit de base aux argumens les plus forts & les plus opposés aux moyens de perfectionner la Chirurgie. La déclaration qui ordonne qu'à l'avenir on ne pourra exercer cet Art dans dans Paris sans y avoir été préparé par l'étude des lettres, & sans avoir reçu le grade de Maître ès-Arts, étoit à peine

obtenue, qu'on fit les oppositions les plus vives à cette loi mémorable, si digne de l'amour du Roi pour ses Sujets. On crut avoir prouvé que le latin & la philosophie étoient inutiles aux Chirurgiens, en citant M. Petit, par qui la Chirurgie avoit fait tant de progrès. Cet exemple est peu concluant; M. Petit étoit un homme rare, dont le génie, la pénétration & le discernement suppléoient parfaitement à ce que des études plus profondes auroient pu y ajouter. Il avoit senti lui-même combien le défaut de ces études avoit mis d'obstacle à son avancement; c'est ce qui le détermina à apprendre la langue latine à l'âge de quarante ans; il y réussit assez pour pouvoir entendre les livres d'Anatomie & de Chirurgie écrits en cette langue; mais les qualités de son esprit vif & pénétrant, & sa grande expérience lui avoient fourni ce qu'un autre n'auroit tiré qu'avec peine de la lecture des meilleurs Livres. Il avoit le sens juste & capable d'apprécier les choses. C'est par cette logique naturelle qu'il parvint à connoître la nature, & à raisonner sur la liaison de ses effets avec leurs causes. Je crois

manquer de termes pour exprimer la perte que nos Ecoles & cette Académie font par la mort d'un homme qui les avoit tant illuſtrées: ſa mémoire ſera en vénération tant qu'on ſera ſenſible aux progrès de la Chirurgie, & qu'on s'appliquera à cultiver cette ſcience.

